

This is an **extended summary** of an open access article under the CC BY SA license.
Article DOI: <https://doi.org/10.52612/journals/eol-oe.2023.21177>

L'épistémologie comme boussole

Maryvonne Charmillot ^[0009-0002-7390-6500],

University of Geneva, Switzerland

Mots clés : Normes scientifiques, épistémologie compréhensive, injustices épistémiques, justice cognitive

Résumé long :

Que faire quand on ne se sent pas à l'aise avec la façon dominante d'envisager la construction de la connaissance ? Quand on a le sentiment que se profilent des injustices épistémiques, que la neutralité produit de la violence ? Je propose de répondre à ces questions en retraçant la construction de la posture que j'adopte aujourd'hui dans mes recherches et que j'enseigne aux étudiantes en sciences de l'éducation à l'université de Genève ainsi qu'à École doctorale en sciences de l'éducation (EDSE). En lien avec le titre de cette contribution, je considère la notion de posture épistémologique comme un « espace de réflexion éthique », autrement dit un « espace de réflexion sur la façon de 'diriger sa conduite' en tant que personne qui cherche » (Matthey, 2005). La construction de cet espace est un cheminement fait de rencontres et de liens. Elle exige audace et autorisation, confronte souvent les chercheurs et les chercheuses à l'adversité et les plonge parfois dans la solitude. Chercher des alternatives au positivisme place les chercheurs et les chercheuses dans des postures minoritaires qui les contraignent à une justification constante par rapport aux normes scientifiques dominantes.

La conception de l'épistémologie compréhensive que je partage dans cette contribution réfère à une rationalité éthique qui suppose une pensée de la solidarité et de l'interdépendance entre les humains et trouve comme cadre d'application l'éthique de la responsabilité, au sens de Max Weber (1963). Une éthique qui se soucie des conséquences des actes produits. Ce premier ancrage théorique oriente d'emblée la question épistémologique vers le rapport à autrui. Lorsque j'élabore une recherche, quelle place occupe les personnes concernées par mes objets de recherche : est-ce que je leur donne la parole ou est-ce que je la leur prends ? Est-ce que je leur assigne une identité préconstruite par mes catégories, mes concepts, mes grilles d'entretien etc., ou est-ce que je leur offre l'espace et le temps de leur propre narration identitaire ? Est-ce que ma recherche est au service d'une logique gestionnaire ou est-ce que sa finalité est émancipatoire ? À partir de mes travaux avec Raquel Fernandez-Iglesias (2018), je pars du postulat qu'exercer une activité de recherche, à quelque niveau que ce soit, suppose de « contribuer à façonner le cours du monde » (Lagasnerie, 2017, p. 12). Et à l'appui de mes recherches dans le domaine de la santé et de la maladie (Charmillot, 2019), j'exprime cette contribution avec le titre de l'ouvrage de Walter Hesbeen (2000), Prendre soin dans le monde. Autrement dit, faire de la recherche compréhensive en sciences de l'éducation constitue à mes yeux une activité apparentée au care en tant qu'il propose un « autre modèle pour les sciences humaines et sociales : comme ensemble de théorisations, les études sur le care justifient la mise à distance d'un rationalisme et d'un formalisme étroit, elles défendent l'intégration de problématiques féministes et des études de genre pour construire de nouvelles représentations critiques du monde social et politique » (Brugère et Gautier, s.d.).

L'épistémologie compréhensive est aussi une épistémologie du lien. Je me réfère en cela aux principales propositions de Florence Piron qui s'est efforcée tout au long de sa carrière à restaurer ou renforcer la justice cognitive et redonner à l'activité scientifique un horizon éthique. L'épistémologie du lien « tente de préserver et de rendre visibles, dans un texte de sciences sociales, tous les liens humains qui rendent possible la création d'un savoir » (Piron, 2017, p. 33). Une telle épistémologie est féconde dans la mesure où elle permet de reconnaître la pluralité des savoirs et leurs contextes de création, sans hiérarchie ni privilège. Cette épistémologie est au service du développement de la justice cognitive, à savoir un idéal épistémologique, éthique et politique visant l'éclosion

de savoirs socialement pertinents partout sur la planète et non pas seulement dans les pays du Nord, au sein d'une science pratiquant un universalisme inclusif, ouvert à tous les savoirs (p. 37).

L'article met par ailleurs en évidence le fait que la construction de la connaissance prend sa source dans de multiples sphères, biographique, institutionnelle, sociale, politique et le rapport aux savoirs est toujours situé et dynamique. Les changements sociaux actuels, les crises (environnementales, sanitaires, géopolitiques) interpellent de plus en plus de chercheurs qui remettent en question le principe de neutralité scientifique et l'inféodation des sciences au capitalisme. Une posture n'est donc jamais donnée mais construite, elle se consolide et s'enrichit et elle peut faire l'objet de conversions, comme l'a montré Caroline Dayer (2010) dans son analyse des tensions que des chercheurs vivent dans leur contexte professionnel et les transactions qu'ils élaborent pour les dépasser. Ces transactions passent par des conversions épistémologiques et parfois même des « coming out épistémologiques ».

A partir de là, je montre que ma quête a été de trouver une façon d'exercer mon activité d'enseignante-chercheuse en me sentant à ma place. Le penseur indien Vish Visvanathan (2016, p. 23), qui a forgé le concept de justice cognitive, affirme que « la connaissance est une habitation, un mode de vie » et pas seulement un « système ou un ensemble formel de propriétés désincarnées ». L'épistémologie du lien telle que l'a forgée Piron est une invitation à penser en lien, par soi-même et dans le dialogue, une invitation à faire émerger les voix habituellement assignées au silence. Une invitation à s'autoriser à mener une vie d'auteur éthique avec comme horizon la lutte contre toute forme d'injustice cognitive ou sociale. L'autorisation, autrement dit, à être épistémologiquement à sa place. Jeanne-Marie Rugira, professeure en psychosociologie à l'université du Québec qui a intensément cheminé avec Piron, évoque l'audace d'interroger nos processus de production de savoirs. À ses yeux, être à sa place intellectuellement, c'est se « sentir à la maison ». Elle plaide pour des démarches de recherche ancrées dans une conscience historique individuelle et collective : en quoi les questions que je me pose sont pertinentes à ce moment-ci de mon histoire et de notre histoire collective ? Il s'agit de saisir quels sont les contextes socio-historiques et socio-politiques qui produisent les pensées qui nous animent dans nos activités de recherche en éducation et en formation. L'enjeu éthique de l'épistémologie du lien se déploie ici à partir du point de vue situé du sujet chercheur : où suis-je, quand suis-je, où en suis-je ? À partir de la théorie des points de vue situés, Rugira plaide pour sortir la recherche d'un simple exercice de production de connaissances pour en faire un moteur de changements personnels et sociaux profonds, à partir des positions conjointes des opprimés et celle de la personne qui cherche. Je garde cet horizon en poursuivant mon cheminement, toujours à l'écoute de chercheurs en quête d'autres façons de penser la science. Raquel Fernandez-Iglesias (2016) reprend, dans les conclusions de sa thèse, l'invitation à marcher d'Henri Bergson, qui écrit : « Je ne vois qu'un moyen de savoir jusqu'où on peut aller. C'est de se mettre en route et de marcher ». Marcher, penser, s'autoriser à produire des savoirs et rompre avec la reproduction du modèle dominant. Telle est l'invitation de cette contribution.